

**STANLEY** (*John Rowlands*, dit *Henry-Morton Stanley*) [Denbigh (Pays de Galles), 10.5.1840-Londres (Richmond Terrace, Whitehall), 5.5.1904].

Pour comprendre Stanley, il faut lire les pages qu'il a écrites en tête de l'auto-biographie publiée par sa veuve après sa mort. Non pas cependant que ces pages soient très explicites : enfant naturel, il met une sorte de pudeur à ne parler ni de sa mère, simple servante séduite par un paysan des environs de Denbigh, ni de son père, John Rollant (forme galloise de Rowlands), mort peu après sa naissance et dont la famille l'ignora toujours. Il fut recueilli par son grand-père maternel, qu'il perdit très vite, et pénétré dès son enfance de l'esprit gallois et wesleyen, c'est-à-dire à la fois obstiné, indépendant et dévot. Sitôt qu'on le put, on s'en débarrassa en l'envoyant au *workhouse* de Saint-Asaph, où il passa toute sa jeunesse, de sept à seize ans. On sait que ces institutions, créées dans un but charitable et destinées à recueillir les vieillards sans ressources et les enfants abandonnés, ont une réputation fâcheuse. A Saint-Asaph, la discipline était de fer et les châtiments corporels pour ainsi dire journaliers. Le jeune Rowlands y acquit un rudiment d'instruction, une foi tenace et un sentiment de solidarité avec ses compagnons d'infortune. De tout cela il se montra reconnaissant plus tard. « Il y a deux choses », dit-il, « qui m'inspirent de la gratitude pour cet étrange établissement de Saint-Asaph : Mon prochain m'avait refusé les joies de l'affection et la félicité d'un foyer, mais sa charité m'avait mis à même de connaître Dieu par la foi, à voir en lui le père des orphelins ; en outre, j'avais appris à lire. »

L'homme se définit ainsi qui tira le meilleur parti de sa dure enfance et qui ne s'attarda pas à des récriminations inutiles. Il s'est forgé une âme dure et un idéal religieux qui n'exclut pas l'esprit pratique. Plus tard il ne s'embarrassera jamais d'hésitations quand il verra devant lui la tâche à accomplir. Et toujours il saura faire tourner toute circonstance à son gré avec le merveilleux sens de l'opportunité que lui avaient forgé ses années d'apprentissage. Il est celui dont un de ses biographes dira : « No man ever broke the stones of an adverse fate and cleared them away from his life so completely as Stanley did. »

Il finira toutefois par s'échapper du *workhouse*, à la suite d'une scène où il a rendu coup pour coup à un maître particulièrement cruel. Repoussé définitivement par sa famille, il végétera quelque temps sans emploi bien défini. Réduit à s'embarquer à Liverpool comme mousse à bord du long-courrier américain *Windermere* ; il y est si maltraité que, arrivé à la Nouvelle-Orléans, il déserte. Errant à travers les rues, il s'adresse, dans un entrepôt, à un inconnu qui, heureusement, est un brave homme, le prend en pitié et le fait engager comme commis dans un comptoir de denrées coloniales.

C'est là, pour notre orphelin, le premier sourire de la fortune. Il inspire confiance à ses nouveaux patrons. Familièrement accueilli dans un de ces milieux de vieille culture, comme il en existait encore beaucoup à ce moment dans les Etats du Sud, il prend définitivement confiance en lui-même. Les vicissitudes du commerce ne sont pas sans l'atteindre à plusieurs reprises, mais il est maintenant fortifié contre l'adversité. Il s'attache à son bienfaiteur, celui qui l'a tiré de la misère et l'a aidé à parfaire son éducation. Le nom de cet homme providentiel est Stanley et, devenu en quelque sorte son fils adoptif, John Rowlands s'appellera désormais Henry Morton Stanley. En même temps il adopte la nationalité américaine, mais sans con-

sécration officielle.

Cette période de sa vie, dont Stanley devait plus tard parler avec émotion, prend fin assez brusquement. Vers la fin de 1860, son père adoptif est appelé pour affaires à La Havane. Il devait y mourir peu après, tandis que notre héros, reprenant son existence errante, partait pour l'Arkansas, où il entra au service de diverses exploitations forestières et commerciales, sans y trouver la fortune ni même la stabilité. Le milieu, comparé à celui de la Nouvelle-Orléans, le frappa par son mélange de races et sa brutalité. Les esprits, à la veille de la guerre de Sécession, y étaient particulièrement inflammables. Quand les hostilités éclatèrent, Stanley, qui n'avait aucun intérêt personnel dans ce conflit, dut céder contre son gré au courant qui emportait le Pays de Dixie, c'est-à-dire le Sud esclavagiste, et s'enrôler. Il avait reçu, en manière d'avertissement ironique et d'un expéditeur inconnu, un colis contenant une chemise de femme et un jupon comme en portaient habituellement les négresses en service.

Il ne resta qu'un an dans les rangs sudistes. Le 6 avril 1862, il fut fait prisonnier à la bataille de Shiloh, après une série de charges à la bayonnette dont il garda jusqu'à la fin de sa vie un souvenir terrifiant. Libéré après maladie, le 22 juin, à Harper's Ferry, il tenta divers moyens d'existence. Il s'engage comme moissonneur dans le Maryland, puis comme marin à bord d'un schooner huître. En novembre il se rend en Angleterre, dans le fallacieux espoir de trouver une aide quelconque auprès de sa famille. Il est de nouveau repoussé, même par une mère dont, dit-il tristement, l'affection n'avait jamais existé.

Revenu en Amérique et à la vie de mer, il passe à bord de plusieurs vaisseaux marchands. C'est ainsi qu'il visite successivement les Antilles, l'Espagne et l'Italie. Passant au large de Barcelone, il fait naufrage et gagne le rivage à la nage et presque nu.

En août 1864, la guerre de Sécession durant toujours, il s'engage dans la marine de guerre nordiste, en comptant sur sa bonne étoile qui jusqu'ici l'a toujours tiré d'embarras. Lors des deux attaques successives qui aboutirent à la prise du Fort Fisher en Caroline du Nord, il se distingue. Son nom est mis en vedette dans les gazettes. On lui demande des relations et il continuera à en donner lorsque la guerre terminée, en avril 1865, il ira chercher des impressions nouvelles dans l'Ouest, où le Gouvernement fédéral menait alors la lutte contre les Indiens. Ses instincts de journaliste le poussent également à se rendre en Asie Mineure avec un certain W.-H. Cook. Mais à peine les deux compagnons ont-ils quitté Smyrne, qu'ils sont détroussés et par surcroît jetés en prison. Ils ne recouvrent leur liberté et leur argent que grâce à l'intervention de l'ambassadeur américain à Constantinople.

« C'est à Saint-Louis », nous raconte Stanley, « après mon retour en Amérique, que je débuterai vraiment dans le métier de journaliste comme correspondant spécial. Jusque-là je n'avais jamais été qu'un attaché occasionnel, un surnuméraire, dont la copie était acceptée et largement rétribuée. »

Il a vingt-sept ans quand il aborde sa nouvelle carrière, en suivant l'expédition du général Hancock contre les Comanches et en accompagnant ensuite la Commission envoyée chez les Indiens pour négocier la paix. Il raconte les péripéties de ces deux missions dans des lettres adressées au *Missouri Democrat* et en fera plus tard, en 1895, un des sujets de son ouvrage : « My early travels and adventures ». En attendant, non seulement ce journal, mais d'autres non moins importants, comme le *New York Herald*, le *New York Tribune*,

le *New York Times*, le *Chicago Republican*, le *Cincinnati Commercial*, lui demandent des chroniques et les paient bien, car il passe pour infatigable et ce qu'il dit plaît aux lecteurs.

C'est alors qu'à nouveau la chance intervient dans sa vie. Il a attiré l'attention de Gordon Bennett, le tout-puissant propriétaire et manager du *New York Herald*. Le 19 janvier 1868, au cours d'une entrevue mémorable, il parvient à décider ce magnat de la presse à l'envoyer, comme correspondant de guerre, suivre la campagne des Anglais contre le négus d'Abyssinie, Theodoros. Au cours de cette mission, il se taille une réputation extraordinaire, en faisant parvenir à Londres, longtemps avant ses confrères anglais, la nouvelle de la chute de Magdala : succès préparé par des complicités dans le service télégraphique et assuré par un accident survenu juste à point au câble sous-marin réunissant Alexandrie à Malte, mais qui n'en fit pas moins de Stanley, jusque-là presque inconnu, le roi des reporters de l'époque.

Attaché à titre définitif au *New York Herald*, il va ensuite visiter les travaux du canal de Suez, puis suivre l'insurrection crétoise, ce qui le retient en Grèce juste assez longtemps pour ébaucher un projet de mariage qui, heureusement pour sa carrière future, ne se réalisa pas.

« Le 16 octobre de l'an du Seigneur 1869 », nous apprend-il dans le plus célèbre de ses livres, « j'étais à Madrid, rentrant du carnage de Valence. A dix heures du matin, on m'apporte une dépêche ; j'y trouve les mots suivants : « Rendez-vous à Paris ; affaire importante ». Le télégramme est de James Gordon Bennett junior, directeur du *New York Herald*. Il se précipite à Paris. Il s'agit de retrouver quelque part, en Afrique centrale, le docteur Livingstone, dont on est sans nouvelles depuis longtemps et dont la disparition met en émoi les admirateurs du célèbre explorateur, particulièrement nombreux en Europe et en Amérique.

Stanley, qui n'a aucune expérience de l'Afrique tropicale, n'hésite pas une seconde. On met à sa disposition des fonds illimités, mais, avant de se rendre à Zanzibar, point de départ obligé pour toute expédition pénétrant dans la région des Grands Lacs, où l'on suppose que se trouve Livingstone, et pour se donner un dernier délai, il doit passer par l'Égypte, Jérusalem, Constantinople, la Crimée, Téhéran et l'Inde. Il s'embarque à Bombay le 12 octobre 1870 et n'arrive à Zanzibar qu'en janvier 1871. On est toujours sans nouvelles précises de Livingstone, du moins le prétend-il.

En pénétrant dans une Afrique peu connue et pleine de dangers, il affiche une résolution inébranlable. Cette mission était très simple, a-t-il écrit dans la suite. « Mon but était très net et très défini. Tout ce que j'avais à faire était de m'affranchir l'esprit de toute autre préoccupation et de n'y laisser subsister aucune autre volonté que celle de découvrir l'homme qu'on m'envoyait chercher. Je n'aurais pu qu'affaiblir ma résolution en songeant à moi, à mes amis, à mon compte en banque, à mon assurance sur la vie ou à toute autre de mes affaires qui ne fût pas cet objectif unique d'atteindre l'endroit où Livingstone pouvait s'être arrêté. » Déclaration évidemment destinée au grand public, mais où se reflète néanmoins son caractère déterminé. Si Livingstone se trouvait à Udjiji, comme il en avait, paraît-il, été informé par des traitants arabes, le bon journaliste qu'il était ne devait pas ébruiter un renseignement de nature à diminuer son rôle d'homme providentiel et qui, au surplus, pouvait se révéler inexact.

Le livre « How I found Livingstone », qu'il écrivit, en 1872, après son retour, a un peu l'allure d'un roman. Il est plein de couleur et sait ménager jusqu'à la fin l'effet de surprise. Rien d'étonnant à ce qu'il

ait été l'un des gros succès de l'exploration de l'époque. Si la traversée de l'Afrique entre la côte orientale et le Tanganika est un exploit qui a souvent été renouvelé après Stanley, celui-ci a l'incontestable mérite d'être passé le premier. L'obstacle le plus sérieux résidait dans les fièvres et la dysenterie, plaie des premiers explorateurs, contre lesquelles on était alors insuffisamment armé et qui vinrent à bout de ses deux compagnons, J.-W. Shaw et W.-L. Farguhar. Mais il y avait aussi l'indiscipline et les désertions des porteurs qui journellement paralysaient l'expédition. A côté de ces soucis, Stanley n'a rencontré que peu d'opposition dans sa marche du fait de l'hostilité des tribus, quoiqu'il ait été bloqué longtemps dans Unyanyembe, la Tabora des Arabes, par les guerres contre le sultan noir Mirambo, et qu'il ait dû se résigner, pour éviter la zone des hostilités, à faire un long détour par le Sud pour gagner le Tanganika. C'est le 10 novembre 1871 qu'il fit son entrée à Udjiji, après un voyage qui avait duré près de dix mois. Livingstone l'y attendait, ayant été prévenu de son arrivée. Tout le monde connaît la gravure qui représente leur premier contact : Stanley, suivi de ses porte-fusils, s'avançant, en ôtant son casque, vers Livingstone, celui-ci encadré d'Arabes à longue robe et soulevant, de son côté, la coiffure plate qui le faisait ressembler à un officier de marine. L'entrevue eut lieu sous un mangui qui s'élevait au bord du lac et qui a été remplacé depuis par une stèle.

L'entretien, comme il sied au décorum britannique, n'eut rien de très expansif : Stanley ouvrit la bouche pour dire : « Le docteur Livingstone, je présume ? » A quoi l'interpellé répondit : « Oui », avec un bon sourire.

Stanley profita de son séjour à Udjiji pour explorer, en compagnie de Livingstone, la partie nord du Tanganika. Au cours de ce voyage accompli en pirogue et qui dura 28 jours il recueillit, de la bouche des indigènes, les premières indications que l'on possède sur l'existence du lac Kivu et sur les provinces voisines de l'Urundi et du Ruanda. Il pénétra dans l'estuaire de la Ruzizi et se rendit compte qu'il s'agissait là d'un affluent et non d'un effluent du Tanganika, comme l'avait d'abord cru Burton, au cours de son voyage, antérieur de 13 ans à celui de Stanley et de Livingstone.

Retré à Udjiji, le 27 décembre, Stanley entame son voyage de retour avec Livingstone, qui désirait se rendre à Tabora pour y prendre livraison de son courrier et des marchandises consignées depuis longtemps à son adresse. Arrivés dans cette ville, les deux hommes se séparent définitivement, pour suivre des destinées bien différentes. Livingstone devait peu après, entreprendre un dernier voyage et mourir près du lac Bangweolo. Quant à Stanley, sa mission terminée, il rentrait en Europe par Bagamoyo, qu'il atteignait le 6 mai 1872.

Grâce au retentissement donné par le *New York Herald* à ses hauts faits, la grande renommée l'y avait précédé. Mais, ce qu'il ignorait encore, c'est que son succès avait profondément indisposé contre lui toute une partie de l'opinion britannique, car les Anglais avaient, de leur côté, préparé à grands frais une expédition de secours vers Livingstone, laquelle ne dépassa pas Zanzibar, et ne pouvait admettre d'avoir été devancés à grand renfort de bluff américain. On alla, quand Stanley eut regagné Londres, jusqu'à lui faire des affronts publics, à le traiter d'imposteur et à mettre en doute l'authenticité des lettres que lui avait confiées Livingstone. Sir Henry Rawlinson, président de la Royal Geographical Society, écrivit au *Times* qu'il n'était pas vrai que Stanley eût découvert Livingstone, puisque c'était Livingstone qui avait découvert Stanley. Le même personnage dut, quelque temps après, faire amende honorable, reconnaître le haut

mérite de l'explorateur et même le recevoir officiellement à la Société de Géographie. Ce qui alimentait malheureusement les polémiques, c'était le silence que Stanley, qui se disait Américain, gardait sur ses origines. Par un sentiment bien compréhensible, il évitait de parler de sa triste enfance et lui-même sans doute avait de la peine à reconnaître le malheureux pupille du workhouse dans le voyageur illustre reçu par la Reine, à l'intervention de Lord Granville, alors ministre du Foreign Office.

Stanley, malgré sa renommée mondiale et les conditions particulièrement avantageuses que lui avaient faites les éditeurs MM. Sampson Low pour la publication de sa relation de voyage, dépendait toujours matériellement de Gordon Bennett et du *New York Herald*. On l'envoya d'abord en Espagne suivre la guerre carliste, puis il fut expédié comme correspondant de guerre auprès de Lord Wolseley, qui guerroyait contre les Ashantis. Lord Wolseley a rendu témoignage de sa bravoure dans plusieurs des batailles qui aboutirent à la prise de la capitale, Coomassie, l'ayant vu rester impassible au milieu des balles. Stanley a groupé ses souvenirs de cette époque avec ceux d'Abyssinie, sous le titre un peu étrange : « Coomassie and Magdala ».

C'est en revenant de la côte occidentale d'Afrique, à l'île Saint-Vincent, qu'il apprit, le 25 février 1874, la mort de Livingstone, survenue le 4 mai de l'année précédente, près du lac Bangweolo. Il en ressentit une impression profonde, dont témoigne une note de son carnet : « Pauvre vieux et cher homme », a-t-il inscrit, « Encore une victime de l'Afrique ! ». A partir de ce moment il se croit désigné pour reprendre la tâche du disparu et pour résoudre le problème qui le préoccupait aux derniers temps de sa vie, celui du cours du grand fleuve qu'il avait entrevu à Nyangwe. Il accumule toute la documentation possible sur ce sujet passionnant et cherche les moyens de réaliser son rêve. Le 14 juin 1874, il parvient à décider M. Edward Lawson, propriétaire du *Daily Telegraph*, Gordon Bennett, consulté télégraphiquement, répond par un « Yes » laconique mais formel. L'expédition du Lualaba, qui est peut-être le Congo, sera donc financée à la fois par un journal anglais et un journal américain.

En septembre 1874, Stanley arrive à Zanzibar, pour y recruter les éléments de son expédition. Il est accompagné de trois hommes, Fr. Barker et les deux frères Pocock, qu'il avait choisis entre plus de 1.200 candidats anglais et étrangers. Il gagne Bagamoyo avec un équipement pesant 8 tonnes et comprenant un bateau démontable, le *Lady Alice*.

Au départ de Bagamoyo, la caravane compte 356 hommes, dont plusieurs des fidèles de Livingstone, mais, presque aussitôt, les désertions commencent, un certain nombre d'hommes ne s'étant engagés que pour toucher la prime de départ. Plus loin, dans des régions où tout ravitaillement fait défaut, la maladie et la faim déciment la colonne. A Ituru, à 400 milles de la côte, Edward Pocock meurt du typhus. On contourne l'Unyamwezi, où les guerres de Mirambo font toujours rage, pour se diriger vers le lac Victoria Nyanza, au milieu de populations qui se montrent de plus en plus agressives. Les traînards sont d'abord massacrés, puis les indigènes, s'enhardissant, attaquent en masses de plus en plus compactes, ne laissant d'autre alternative à Stanley que de se retrancher dans un camp, où il subit pendant plusieurs jours des assauts qui lui coûtent chaque fois des défenseurs. Pour éviter la destruction progressive de ses forces, il doit finalement faire une sortie et contre-attaquer. Il réussit à mettre ses agresseurs en fuite et à reprendre sa marche, après avoir abandonné une partie de ses bagages et perdu le quart de son effectif. Le 27 février 1875,

le lac Victoria est enfin en vue, après une marche de 720 milles depuis la côte, marche effectuée en 104 jours. Le *Lady Alice*, qu'on a pu heureusement conserver, est mis à l'eau et quelques hommes s'y embarquent avec Stanley, tandis que le reste de l'expédition, sous la conduite de Parker et de Pocock, longe la rive à petites étapes.

Les navigations de Stanley sur le lac Victoria présentent un grand intérêt géographique. Ce lac, découvert par Speke et Grant en 1862, n'avait jamais été exploré. Stanley en fit la circumnavigation complète et s'avance même, au nord, par le canal Napoléon, jusqu'aux chutes Ripon, par lesquelles s'échappe le Nil Victoria, qui est considéré comme la branche supérieure de ce fleuve. Chemin faisant, il fut fréquemment attaqué par les riverains et, au moins en une occasion, faillit perdre la vie. Près de l'île Bambireh, sur la rive occidentale du lac, le *Lady Alice* fut accosté par des canots et ses rames lui furent arrachées. Une fausse manœuvre précipita ses occupants à l'eau et, à cet instant critique, ils furent à la fois assaillis par les indigènes et par des hippopotames. Stanley connut là un des plus grands dangers de sa vie et il ne s'en tira que par miracle, grâce à sa présence d'esprit et à son sang-froid extraordinaires.

Sur toute l'étendue du lac il ne trouva vraiment qu'un havre de paix, d'où il accéda à la cour du roi Mtesa, souverain noir de l'Uganda. Accueilli avec amitié parce que le roi, dit-on, avait été averti de son arrivée par un songe, il put reposer ses gens épuisés et réparer ses pertes. Parmi celles-ci, il en était une cependant qui était irréparable, celle du pauvre Parker, mort en quelques heures pendant que Stanley voyageait au loin sur le lac.

Le séjour chez Mtesa permit à Stanley de faire de nombreuses et curieuses observations sur la mentalité et les mœurs des peuplades de l'Uganda. Il espérait de là, et grâce à l'aide du monarque, pousser jusqu'au lac Albert-Edouard, qui n'avait été vu encore par aucun Européen. Mais une première tentative échoua. Lorsqu'on arriva en vue du lac, les riverains en barrèrent l'accès et les gens de Mtesa n'osèrent tenter le passage de force. Revenu chez Mtesa, les moyens et le temps manquèrent pour organiser une deuxième expédition, et Stanley dut renoncer à ajouter pour cette fois le lac Edouard à la liste de ses découvertes. Il n'avait même pas pu, de loin, contempler le massif du Ruwenzori, ces Monts de la Lune qui ont tant fait rêver l'imagination des peuples depuis l'Antiquité.

L'objectif suivant était pour Stanley le Tanganika. Il y arriva péniblement en suivant la vallée souvent marécageuse de la Malagarasi. C'est avec mélancolie qu'il revint Udjiji, qui lui rappelait la grande et émouvante figure de Livingstone.

Udjiji n'était plus maintenant un but pour le voyageur, mais le point de départ d'une aventure qui allait le porter au sein d'un monde inconnu, parcouru par le plus mystérieux des grands fleuves de la Terre. Il voulut d'abord reconnaître toute l'étendue du Tanganika, dont à son premier voyage il n'avait exploré, en compagnie de Livingstone, que la partie nord. Au Sud il ne fit que couvrir les traces de Cameron, passé là un peu plus de deux ans auparavant. Comme le voyageur écossais, lorsqu'il fut parvenu sur la rive occidentale en face du point où la Lukuga s'échappe du lac, il s'intéressa beaucoup au fonctionnement de cet émissaire dont dépend le niveau du Tanganika (!).

Ce n'est qu'à la fin de juillet 1876 que notre voyageur s'engage avec tout son monde sur la route de Nyangwe qui passe par Kabambare et emprunte en grande partie la vallée de la Luama. Ici encore il suit plus ou moins les anciens itinéraires de Livingstone et de Cameron. Il se plaît à décrire les beautés naturelles de la région

qui s'étend immédiatement à l'Ouest du Tanganika, en contraste avec l'aspect misérable des tribus qui l'habitent. Plus loin il entre dans le Manyema proprement dit et y trouve des indigènes plus évolués. Le 10 octobre il se trouve à Kabambare et, plutôt que de gagner directement Nyangwe, comme l'ont fait ses prédécesseurs, il préfère atteindre cette ville par le sud, après avoir suivi la Luama jusqu'à son confluent avec le Congo.

L'arrivée au fleuve majestueux, auquel Stanley donne dans sa relation le nom de « Livingstone », en mémoire de celui qui l'avait vu pour la première fois, donna lieu à une scène qui fait penser, toutes proportions gardées, à l'enthousiasme des Dix-Mille criant « Thalassa ! » à la vue du Pont-Euxin. L'explorateur, de son côté, se recueille : « Un ravissement profond », dit-il, « remplissait mon âme, tandis que je regardais ce fleuve majestueux. Le mystère que la nature cachait depuis tant de siècles et qui préoccupait le monde scientifique attendait qu'on le dévoilât. Ma tâche était désormais de descendre le Livingstone jusqu'à l'Océan. »

Pourtant, arrivé à Nyangwe, Stanley semble hésiter encore. C'est alors que se passe cette fameuse scène où, avec le dernier compagnon qui lui reste, il joue à pile

(1) La question du régime du Tanganika a été complètement élucidée par E. Devroey, qui s'est basé sur les observations effectuées régulièrement depuis 1912. Cf. E. Devroey, Le problème de la Lukuga, exutoire du Tanganika (Mém. in-8° I.R.C.B., Bruxelles, 1938).

ou face et en trois coups son destin, c'est-à-dire la direction à prendre. Le sort désigne le Sud. Mais aller au Sud en remontant le fleuve, c'est répéter Cameron. Les deux hommes décident, même s'il doit leur en coûter la vie, de faire fi des indications du sort et de descendre le Livingstone jusqu'à la mer.

A Nyangwe, Stanley a rencontré Tippotip. Celui-ci est un jeune chef arabe de belle prestance, ayant les manières d'un homme de cour, quoique légèrement métissé. De son vrai nom Ahmed-ben-Mohammed, il a déjà donné son aide à Cameron. Les Arabes sont influents dans la région, où ils se sont infiltrés depuis quelque temps en profitant des guerres intestines qui déchirent les tribus et des razzias qui en résultent. Ils achètent l'ivoire et les esclaves, en attendant de pouvoir se servir eux-mêmes. Stanley n'ignore pas cette situation, mais pour lui : « Qui veut la fin veut les moyens », et, sachant qu'il ne passera pas sans l'aide de Tippotip, il s'abouche avec lui et le décide à l'accompagner avec ses gens aussi loin qu'il le pourra le long du fleuve. En réalité l'influence arabe est très limitée de ce côté, où habitent des tribus cannibales extrêmement redoutées, et le marché ne se conclut pas sans de fortes réserves et de grandes exigences d'argent de la part de l'Arabe.

Le départ de Nyangwe a lieu le 5 novembre 1876. La caravane, dont les gens de Tippotip forment la majeure partie, compte environ 700 personnes, hommes, femmes et enfants. La marche dans la grande forêt qui borde le fleuve est extrêmement dure. Il faut y trainer, au milieu d'obstacles de toute espèce et à grand renfort de bras, les embarcations et les sections du *Lady Alice*, ici inutilisables à cause des rapides. Les Arabes donnent déjà des signes de défaillance. En arrivant au Ruki, on se heurte à l'hostilité déclarée des indigènes. Dans le bief navigable qui se trouve en aval de Kindu, entre l'Enila et l'Ulindi, à partir du 15 décembre de grands combats s'engagent. Ils durent plusieurs jours. Les indigènes, avec des clameurs effrayantes, réclament de la chair humaine et pour se la procurer livrent des assauts furieux. Tippotip et ses gens cèdent à la panique, refusent d'aller plus loin et Stanley est obligé de les licencier. Lui-même persévère. Il veut aller « à la mer ou à la

mort ». Il se tourne vers les hommes qui lui restent fidèles et leur adresse pour les entraîner un discours digne de Thucydide. Il a en ce moment avec lui 149 personnes montées sur 21 canots qui, chacun, portent un nom, en dehors du *Lady Alice*. Le noyau, sa garde personnelle, est constitué par ses fidèles Zanzibarites.

Les combats recommencent dès le départ avec les tribus cannibales. Des pirogues en grand nombre se détachent des rives, encadrent sa flottille, lui lancent des volées de flèches. Il ne riposte qu'à la dernière extrémité. Il faut bien passer si l'on ne veut pas être massacré sur place, car la retraite est devenue impossible. Il est rare qu'on puisse débarquer en sûreté, plus rare encore d'être bien accueilli et ravitaillé par les riverains. Pourtant Stanley ne cesse pas un seul jour d'ajouter à ses notes et, au milieu des pires épreuves, il garde un calme imperturbable qui en impose à ses hommes et enflamme leur courage.

Vers le 20 janvier 1877, les équipages épuisés, ayant dû de nouveau et à plusieurs reprises traîner à terre les embarcations, arrivent à franchir la série de rapides qui portent depuis le nom de Stanley-Falls. La certitude donnée par les naturels de trouver désormais le fleuve praticable sur une immense longueur rend confiance à ces grands enfants, qui s'imaginent déjà être près de la côte. Personnellement Stanley se trouvait aussi plus rassuré. Jusque-là le fleuve avait toujours suivi la direction du Nord. A partir des Falls il s'infléchissait décidément vers l'Ouest. Ainsi devenait caduque l'hypothèse de Livingstone, qui en faisait un affluent du Nil. Il faut dire que cette hypothèse était déjà bien ébranlée depuis que Cameron avait pu constater, par des mesures suffisamment précises, que la cote du fleuve à Nyangwe était bien inférieure à celle du Nil à Gondokoro.

Mais le fait de se trouver en eau libre, probablement jusqu'aux cataractes voisines de la côte, ne diminuait pas pour les compagnons de Stanley le danger venant des rives, où des guerriers de plus en plus nombreux se pressaient pour leur barrer le passage. A la hauteur de l'Aruwimi, affluent de droite qui doit à Stanley un nom inconnu des indigènes, on fut assailli par d'énormes canots portant jusqu'à 50 hommes armés en guerre. De grosses batailles furent aussi livrées en face de la Mongalla, puis chez les Bangalas, pêcheurs particulièrement connus pour leurs qualités guerrières, utilisées plus tard par la Force publique.

Le 21 février, Stanley note que le Congo, pour lui le Livingstone jusqu'au moment où la liaison sera prouvée en fait, commence à s'orienter vers le Sud. On a atteint et dépassé le Ruki ou Rivière Noire, affluent de gauche, dont les eaux restent longtemps sombres avant de se mélanger à celles plus claires du fleuve. Peu après on laisse à droite une grande rivière dont l'embouchure est difficile à déceler au milieu des roseaux, et qui doit être l'Ubangi. Progressivement grossi par de nombreux apports, le Congo prend une largeur considérable et s'encombre d'îles. On esquivait plus facilement les attaques des riverains, maintenant armés de fusils provenant vraisemblablement des trafiquants de la côte. Mais le ravitaillement reste très difficile. On passe devant Bolobo, pays des Bayensi, auquel s'oppose sur l'autre rive celui des Bateke. Une coupure dans la rive gauche attire l'attention de Stanley, par 3° 14' de latitude Sud. Il en sort un cours d'eau puissant et profond auquel les indigènes donnent le nom de Ibari Nkutu. C'est le Kwa, que Wissmann reconnaîtra être l'embouchure du Kasai. Stanley n'est pas loin de la vérité quand il l'assimile au Cuango des Portugais, dont Livingstone avait traversé les sources en 1854.

A 6 milles en aval de ce confluent, ayant avisé, pour déjeuner, un coin paisible de

la rive, l'expédition y débarque. A peine installée, elle est assaillie à l'improviste. Elle parvient à repousser les agresseurs, mais six hommes ont été blessés. Nous ne citons cette surprise que parce que, d'après Stanley, il s'agit là du trente-deuxième et dernier combat qu'il a été contraint de livrer le long du fleuve.

Après avoir passé un endroit où le Congo, resserré entre des escarpements, n'a plus qu'une largeur de 300 mètres et où le courant devient très rapide, — on reconnaît le Couloir, — la flottille arriva, le 12 mars, sur une fort large expansion du fleuve que Stanley qualifie de « pool », nom qui, accolé à son propre nom, lui restera dans l'avenir. Les rives du Stanley-Pool, encadrées par des plateaux herbeux, offraient un aspect si riant, que Frank Pocock les compara immédiatement aux falaises du comté de Kent : « Je sens », dit alors ce pauvre garçon, sans se douter de sa mort prochaine, « que nous approchons du pays. »

Cependant, une des plus dures parties du trajet restait encore à accomplir, celle qui comprend les 300 kilomètres de chutes et de rapides qui séparent le Haut-Congo de son bief maritime. Avant Stanley on ne connaissait de ces rapides que les quelque 60 à 80 kilomètres que le capitaine Tuckey était parvenu à remonter en 1816, au prix d'efforts surhumains. L'explorateur pouvait raisonnablement espérer qu'il n'en était pas de même aux abords du Pool et que, moyennant quelques accommodements, il arriverait à poursuivre sa route sans démonter le *Lady Alice*. Il ne s'attarda sur le Pool que le temps, nécessaire à conclure quelques traités d'amitié avec les chefs des rives, et notamment Ngaliema, un Bateke établi sur la rive gauche à l'emplacement de la future Léopoldville, et il entama bravement la descente, comptant que le début seul serait pénible.

Il dut bientôt déchanter. Les rapides succédaient aux chutes et les chutes aux rapides. « Le fleuve », raconte-t-il, « était un torrent furieux, roulant dans un lit profond obstrué par des récifs de lave, des projections de falaises, des bancs de roches erratiques, traversant des gorges tortueuses, franchissant des terrasses et tombant en une longue série de chutes, de cataractes et de rapides. » Langage imagé dont les termes pourraient surprendre un géologue, mais qui rend bien cependant le véritable chaos liquide sur lequel les embarcations ne pouvaient parfois s'engager qu'en courant les plus grands dangers. Le plus souvent il fallait débarquer, traîner les pièces du *Lady Alice* ainsi que les canots sur des rouleaux à travers promontoires rocheux et ravins, après s'être frayé passage dans la brousse. Un bateau partant à la dérive chavirait ou se fracassait contre les rochers. Un homme tombant à l'eau était presque certainement perdu.

Le 3 juin, jour fatal, Frank Pocock, resté en arrière pour soigner les ulcères dont il était affligé, voulut emprunter le canot *Jason* pour rejoindre Stanley, qui avait pourtant promis de venir le reprendre. Il le fit malgré les objurgations des Noirs. Entraîné avec la rapidité d'une flèche vers une cataracte, il disparut dans le gouffre avec trois hommes. Ainsi périssait misérablement, n'ayant pu revoir ses chères falaises du Kent, celui qu'on appelait le « petit maître », le compagnon du grand voyage, celui qui avait voué à son chef une affection et un dévouement absolus.

La douleur du chef fut immense, mais l'état de sa caravane, à moitié morte d'épuisement et de misère, lui interdisait de s'arrêter plus longtemps. Près de deux mois plus tard, le 30 juillet, il arrivait aux chutes d'Isangila, point extrême atteint par Tuckey. De là, par l'intérieur, il restait cinq journées de marche pour gagner Embomma, c'est-à-dire Boma, où des comptoirs européens étaient établis. Après avoir abandonné le *Lady Alice*, qu'il avait gardé

avec lui pendant plus de 11.000 kilomètres, Stanley entreprit l'étape suprême. Le 4 août, prévoyant que ni lui ni ses gens affamés ne pourraient aller jusqu'au bout, il envoya en avant quatre hommes accompagnés d'un guide pour porter à Boma un appel au secours. Cet appel fut reçu par les agents d'une factorerie anglaise, et un groupe de Blancs partit à sa rencontre, précédé par un convoi de ravitaillement.

Le 9 août 1877, soit 999 jours exactement après son départ de Zanzibar, ayant traversé l'Afrique de part en part et descendu jusqu'à son embouchure le cours du Congo, Stanley arrivait à Boma. Il avait perdu en cours de route ses trois compagnons anglais et, des 356 hommes qui étaient partis avec lui de la côte orientale, il en ramenait 115. Son odyssee restera comme une des plus grandes leçons d'énergie humaine que puissent recevoir les générations futures. Les mille péripéties de sa route, il les a racontées, dans le style alerte et vivant qui est le sien, en un maître-livre, publié en deux volumes, sous le titre: « Through the dark continent », et traduit en français, sous l'appellation identique: « A travers le continent mystérieux ».

Stanley considérait comme un devoir de ramener à Zanzibar les hommes qu'il y avait engagés. Il ne resta que deux jours à Boma, s'embarqua sur le *Kabinda* pour Saint-Paul de Loanda, puis sur l'*Industry* pour Zanzibar. Passant par Capetown et Port-Natal, il y fut l'objet d'attentions et de réceptions chaleureuses. A Zanzibar, enfin libre, il prit le premier paquebot pour l'Europe. Son expédition, patronnée à la fois par le *Daily Telegraph* et le *New York Herald*, portait une étiquette anglo-américaine, mais c'est à la Grande-Bretagne, sa véritable patrie, qu'il comptait bien à son retour faire l'hommage de ses découvertes.

Cependant au cours de sa longue absence, les Puissances, sur l'initiative du Roi des Belges, s'étaient préoccupées du sort de l'Afrique centrale, et spécialement du bassin du Congo, dont le peu qu'on en savait montrait qu'il était livré à toutes les horreurs du cannibalisme et de l'esclavage. Du 12 au 14 septembre 1876 s'était réunie à Bruxelles une Conférence géographique comprenant des délégués des principaux Etats de l'Europe. De cette Conférence était sortie l'*Association Internationale Africaine*, administrée par une Commission à la tête de laquelle se trouvait le Roi Léopold. Les buts immédiats étaient la fondation en Afrique de stations scientifiques et hospitalières de caractère international, la coordination des expéditions, la suppression du trafic des esclaves et l'installation d'un commerce libre et régulier. Une première expédition, partant de la côte orientale, fut confiée à la Belgique. Après de nombreuses vicissitudes, elle aboutit, en 1879, à la fondation de Karéma, sur le Tanganika, par le lieutenant Cambier. La voie naturelle de pénétration était évidemment le Congo, mais on y avait renoncé provisoirement, dans l'ignorance où l'on était de son cours au delà des premières cataractes.

C'est alors que la nouvelle de l'arrivée de Stanley à Boma éclata comme un coup de tonnerre. Le Roi Léopold, alerté par une dépêche parue dans le *Daily Telegraph* du 17 octobre 1877, envoya à la rencontre de Stanley, à son arrivée à Marseille, deux délégués faisant partie de la Commission, le baron Greindl et le général Sanford, afin de s'assurer éventuellement ses services pour la mise en valeur des régions qu'il venait de découvrir.

Il est curieux de constater qu'alors déjà l'idée d'un chemin de fer à créer le long des cataractes s'était imposée aux promoteurs de l'Association aussi bien qu'à Stanley, dont on a répété partout le mot historique que sans lui le Congo tout entier ne valait pas un penny. Un document confidentiel issu de l'entourage du Roi et

datant de cette époque met en avant l'idée d'un syndicat destiné « à poursuivre des études au Congo, à former éventuellement une société de chemin de fer en Afrique et une société commerciale pour le commerce du Haut-Congo ». Toujours est-il que Stanley, pressenti à Marseille pour jouer le premier rôle dans cette vaste affaire, qui se réclamait au surplus de buts humanitaires, se réserva. Il soupçonnait une arrière-pensée politique et, à cet égard, il avait en ce moment d'autres vues.

Revenu à Londres en janvier 1878, il ne proposa pas formellement au Gouvernement anglais, comme on l'a prétendu, la prise en tutelle du Congo, mais il essaya par des démarches auprès de personnalités influentes, par la presse, par des conférences, de préparer l'opinion publique à une telle éventualité. Cependant, en Angleterre le climat était alors très défavorable aux entreprises coloniales africaines. Cameron, deux ans auparavant, s'était déjà heurté à la même méfiance, pour ne pas dire plus, et ce sentiment provenait de mécomptes répétés et récents: troubles en Nigérie et au Natal, où la guerre avec les Zoulous allait éclater, difficultés financières en Egypte, où les désordres d'Ismail mettaient en péril les créances anglaises. De plus la personnalité même de Stanley, malgré ses exploits d'explorateur, était impopulaire. Il restait contre lui quelque chose des préventions qui l'avaient accueilli à son premier retour d'Afrique. Le grand public lui battait froid et désertait ses conférences. Or, nous savons qu'il était l'homme des résolutions rapides et qu'il ne s'embarrassait pas de vains scrupules. Il rallia sans plus attendre la cause de l'Association et du Roi Léopold, avec qui il était resté en contact.

En août 1878 il eut à Paris une entrevue décisive avec les délégués du Roi. Il y donna son adhésion de principe au projet qui lui était soumis. Peu après il arrivait à Bruxelles et s'engageait à devenir le fondé de pouvoir en Afrique du nouveau syndicat dénommé *Comité d'Etudes du Haut-Congo*, qui se substituait, en matière d'action directe, à l'Association Internationale Africaine.

Il fallait, pour éviter toute concurrence et mettre certaines puissances particulièrement à craindre devant le fait accompli, agir vite et aussi secrètement que possible. On convint d'un programme à exécuter en deux étapes. En premier lieu, en attendant le chemin de fer, ouvrir une route le long des cataractes et établir des bases de départ sur le Bas-Congo d'abord, sur le Pool ensuite. En second lieu, s'assurer des droits politiques sur le Haut-Congo en faisant reconnaître aux chefs indigènes la suzeraineté de l'Association et faire flotter partout le drapeau bleu à l'étoile d'or, marque visible de cette suzeraineté.

Il faut proclamer à l'honneur de Stanley qu'une fois sa parole donnée il s'attacha au Roi Léopold avec la même fidélité qu'il avait montrée à Gordon Bennett et que toute autre considération que le but à atteindre disparut pour lui. Et pourtant il n'ignorait pas que derrière la façade internationale et humanitaire, tout comme derrière les visées économiques de l'œuvre qu'il allait entreprendre, existait un dessein secret. Au moment où il débarque en Afrique pour s'atteler à sa nouvelle et lourde tâche il inscrit en effet dans ses notes les mots suivants: « The King is a clever statesman. He is supremely clever, but I have not had thirty opportunities of conversing with him without penetrating his motives. He has been more open with me than he would have been had I appeared as a British subject. Still he has not been so frank as to tell me outright what we are to strive for. Nevertheless it has been pretty evident that under the guise of an International Association he hopes to make a Belgian dependency of the Congo. »

L'œuvre de Stanley en Afrique a été exposée par lui dans « The Congo and the founding of its Free State », paru en 1885 et traduit la même année en français sous le titre « Cinq années au Congo ». Il s'était engagé en effet pour cinq ans et rempli cet engagement en deux termes. Le premier part du 17 août 1879, date de son arrivée à l'embouchure du Congo, après un détour à Zanzibar pour recruter du personnel noir, et finit le 15 juillet 1882, date où il dut rentrer malade en Europe. Le second commence le 30 décembre 1882, date de son retour à Vivi, et se termine le 10 juin 1885, jour de son embarquement à Banane pour un retour en Europe qu'il avait tout lieu de croire définitif.

Nous ne pouvons faire ici qu'une mention rapide des multiples activités de Stanley au cours de ses deux séjours en Afrique. Durant le premier son objectif principal fut de transporter sur le Pool, par la route qu'il ouvrit le long des cataractes, le matériel considérable envoyé par le Comité du Haut-Congo pour l'installation des stations et la navigation sur le fleuve. Le point de départ choisi au pied des premières chutes fut Vivi, situé sur la rive droite, à peu près en face du Matadi actuel. Pour accéder au plateau de Vivi, il fallut faire sauter le rocher à la dynamite, d'où le nom de « Boula Matari », le briseur de rochers, sous lequel les Noirs désignent désormais Stanley (2). Les relais suivants furent Isangila, Manyanga et l'Inkisi, pour atteindre enfin, sur l'autre rive, Kintamo sur le Pool, où devait se fonder Léopoldville. Le 3 décembre 1881, date mémorable, le steamer *En-Avant* était lancé sur la baie de Kintamo. Sans perdre de temps, Stanley remonta le fleuve jusqu'à Msuata, près du confluent du Kasai, où le chef Gobilu lui concéda des terrains pour établir une station. Un second voyage, entrepris le 10 mai suivant, lui permit d'atteindre le lac Léopold II en passant par le Kwa et le Fimi.

Tous ces travaux, et particulièrement l'épuisant portage des grosses charges sous un soleil de plomb, à travers les monts de Cristal, Stanley n'eût pu les accomplir sans le concours absolument dévoué qu'il obtint de la part du personnel envoyé par le Comité et qui pour une grande partie était belge. Officiers, ingénieurs, ouvriers de toute espèce rivalisèrent de zèle et d'endurance. Beaucoup moururent à la tâche. Stanley ne fut pas arrivé non plus à s'établir dans le pays s'il n'eût pas exercé sur les habitants une véritable fascination. Il avait l'art de tout obtenir des chefs indigènes, sans recourir à la force. En par-

(2) C'est là la version de Stanley. Mais il a été établi depuis que personnellement il n'usa pas d'explosifs. C'est à Ngoma, le 24 novembre 1880, que le lieutenant L. Valcke fit pour la première fois, pour ouvrir la route, sauter les rochers à la dynamite. (Voir « Bull. I.R.C.B. », 1938, pp. 847-852.)

ticulier la fondation de Léopoldville, où résidait le rusé Ngaliema, fut un chef-d'œuvre de diplomatie et de patience. Car, négligeant certains avertissements venus de Bruxelles, il était arrivé trop tard au Pool et y avait trouvé installé le sergent sénégalais Malamine, délégué de Brazza, au point de la rive droite où devait plus tard s'élever Brazzaville. Malamine déployait le pavillon français en vertu d'un traité obtenu du chef bateke Makoko par Brazza lui-même. L'explorateur français, à l'annonce de la descente par Stanley du Congo, qu'il n'avait pu atteindre au cours de son premier voyage, s'était hâté de profiter des indications nouvellement apportées pour s'introduire au Pool par la voie de l'Ogoué et du Lefini. Il n'avait pu y devancer Stanley que par suite de la lenteur avec laquelle avançait la route des cataractes, mais il n'en prétendait pas moins barrer la route à celui qui avait le premier ouvert le fleuve à la pénétration européenne. Grâce à la défense énergique qui lui fut opposée tant sur place qu'à Bruxelles, il

ne put réussir dans son dessein, mais la France n'en conserva pas moins toute la rive droite du Congo depuis le Pool jusqu'à l'Ubangi.

Lorsque Stanley rentra pour prendre quelque repos en Europe pendant le deuxième semestre de l'année 1882, le gros de l'œuvre qui lui avait été confiée était achevé et les premiers fondements du nouvel empire colonial du Congo étaient assurés. Mais à cet instant tout se trouva remis en question par une menace qui n'était que trop prévue. Le Portugal, en vertu de droits historiques qu'il n'avait ni invoqués auparavant, ni appuyés par une occupation effective, prétendit s'attribuer tout le territoire côtier y compris l'embouchure du fleuve et il était soutenu dans cette prétention par l'Angleterre. La question ne fut définitivement réglée qu'à la Conférence de Berlin en 1885, mais en attendant, le Roi Léopold fut amené, comme mesure de sauvegarde, à prescrire l'occupation du bassin du Kwilu-Niari, fleuve côtier qui voisine le Congo au Nord. Cette opération fut retardée par la mauvaise volonté du docteur allemand Pechuel-Loesche, qui avait été chargé d'en assurer l'exécution. C'est Stanley qui, dès son retour de congé, la confia au major anglais Grant-Elliott, qui, accompagné de 4 officiers et d'une colonne de troupes, partit de Vivi le 13 janvier 1883 et prit possession du territoire qui devait nous servir de gage.

Pendant l'absence de Stanley, les pouvoirs, après être restés quelque temps entre les mains de l'incapable Pechuel-Loesche, furent assumés par le capitaine Hanssens, un homme d'action et un vaillant officier, qui ne se montra pas inférieur à la responsabilité qu'il assumait. C'est lui qui fonda Kwamouth et Bolobo sur le territoire des turbulents Bayanzi et du chef Ibaka, avec lequel on allait avoir de fréquents démêlés. Il continua également la politique des traités avec les indigènes, déjà largement développée par Stanley.

Le premier soin de Stanley quand il reprit possession de son poste à la fin de 1882 fut, comme on l'a vu plus haut, de régler l'affaire du Kwilu-Niari. Le Comité se trouvant maintenant solidement établi sur le Bas-Congo et sur le Pool, il devait s'attacher à étendre son influence dans l'immense bassin fluvial qui s'ouvrait à lui. Un premier voyage porte Stanley à Bolobo, où il arrive à temps pour consolider le poste fondé par Hanssens et mettre fin aux difficultés soulevées par le chef Ibaka. Remontant le fleuve à partir de ce point, il dépasse Lukolela et s'engage, à la hauteur d'Irebu, dans un chenal qui le conduit au lac Tumba, qu'il s'imaginait, à tort, être en relation avec le lac Léopold II. En amont du déversoir du lac Tumba il arrive au Ruki, qu'il appelle le « Fleuve Noir », à cause de la couleur de ses eaux, le remonte sur une certaine longueur et fonde à son confluent avec le Congo la station de l'Equateur, qui sera plus tard Coquilhatville. Le 4 juillet il est rentré à Léopoldville.

Il en repart le 22 août, décidé cette fois, sur des instructions reçues de Bruxelles, à pousser jusqu'aux Falls. Passant à Bolobo, il perd un certain temps à réprimer de nouveaux troubles, de sorte que le 12 septembre il est seulement à Lukolela, où vient de s'établir un jeune Anglais, M. Glave, et où il fonde également un poste. Le 29, à l'Equateur, il revoit Van Gèle et Coquilhat, qu'il y avait laissés à son précédent voyage. En s'avancant plus loin, il va peut-être retrouver chez les riverains ceux contre lesquels il a dû combattre pour pouvoir passer en 1877. Ce n'est pas sans appréhension qu'il arrive en vue du territoire des Bangala, le 21 octobre suivant. Contre toute attente, un revirement s'est produit parmi cette population, qui a entendu parler de son œuvre en aval et il est accueilli amicalement.

Il en est à peu près de même plus loin,

sa progression ne rencontrant aucune opposition marquée de la part des tribus. Le 7 novembre il est à Bumba, le 10 à l'itim-biri et le 16 à l'Aruwimi, auquel il donne cette fois le nom de Biyerre. C'est là que l'avaient arrêté les terribles Basoko et qu'ils avaient lancé contre lui leurs grandes pirogues de guerre. Une population imposante est massée sur le rivage et l'accueille d'abord avec des cris hostiles. Mais grâce à l'éloquence persuasive de son interprète, grâce aussi à l'effet assez terrifiant de ses embarcations à vapeur, tout finit par se calmer et l'on en vient même à l'échange du sang. Une autre raison aussi engageait sans doute les Basoko à la prudence : la crainte des chasseurs d'esclaves, maintenant parvenus au delà des Falls et dont la menace se précisait de jour en jour. Stanley devait leur apparaître comme un ennemi moins terrible et peut-être comme un protecteur.

L'Aruwimi, que Stanley identifie à tort avec l'Uele de Schweinfurth et de Junker, fut reconnu jusqu'à ses premiers rapides en amont de Yambuya, puis la navigation fut reprise sur le fleuve vers les Falls. Les deux rives portaient maintenant des signes évidents des dévastations récentes des Arabes. Tous les villages étaient en ruines. Les habitants survivants avaient fui et le fleuve parfois charriait des cadavres. On fut bientôt en vue d'un vaste camp. Malgré sa répugnance et pour ne pas les voir se dresser contre lui, Stanley se décida à aborder et à se faire reconnaître par les esclavagistes. Il apprit là en quelques instants les progrès récents de cette horde qui venait de Kirundu et avançait en faisant le vide devant elle. Il se rendit compte qu'il devait gagner les Falls au plus vite pour remplir ses instructions et y établir un poste avant que les Arabes ne pussent intervenir.

Le 1<sup>er</sup> décembre il était effectivement aux Falls. Il entrait en négociations avec les Wagenia et obtenait la concession d'un poste qui fut établi dans une île au pied des rapides. C'est ce même poste qui, le 17 avril 1885, un an et demi plus tard, devait être brûlé et abandonné par ses défenseurs, obligés de se retirer devant les attaques des Arabes, faute de munitions. Il y fallait, en attendant, un chef énergique. Stanley pensait à Hanssens, resté à Léopoldville. Provisoirement il y plaça Binnie, un mécanicien anglais de sa flottille.

Le 12 décembre commença le voyage de retour, au cours duquel on reconnut l'embouchure du Lomami, et l'on s'arrêta à la plupart des escales de la montée. Le 22 janvier 1884, l'expédition rentrait à Léopoldville, ayant définitivement assuré la domination blanche sur la plus grande partie du Haut-Congo, au prix d'une navigation de 4.900 kilomètres qui avait duré 146 jours.

Stanley revenait très affaibli. Il portait visiblement le poids de ses cinq dernières années de dur labeur et il souffrait d'une congestion du foie. Il descendit vers Vivi, où il avait à rétablir la discipline fort compromise en son absence, puis il remit ses pouvoirs au colonel Francis de Winton, son successeur désigné. Il avait été question un certain temps de le remplacer par le célèbre général Gordon, mais celui-ci venait de partir pour Khartoum, où, en luttant contre les Derviches, il devait trouver la mort.

Stanley revenait en Europe à un moment capital de l'histoire congolaise, celui de la Conférence Internationale de Berlin, qui dura du 15 novembre 1884 jusqu'au 26 février 1885. Cette Conférence avait eu comme point de départ, selon Banning, les divergences de vues qui s'étaient produites au sujet de l'attribution du bassin du Congo et qui étaient apparues notamment à la suite du traité signé à Londres le 26 février 1884 entre l'Angleterre et le Portugal.

La rivalité entre la France et l'Association, qui était en somme celle entre Brazza et Stanley, avait aussi atteint une phase très aiguë. La France n'émettait-elle pas la prétention de limiter les possessions de l'Association Internationale au parallèle de 5° 12' Sud, ce qui revenait à mettre à néant toute l'œuvre du Roi Léopold et de Stanley? Heureusement, l'opposition de Bismarck à tout accaparement du commerce congolais par un Etat quelconque fit échouer à la fois les visées de la France et du Portugal. La Conférence se termina par la limitation de leurs droits aux zones où ils sont restés cantonnés depuis et par la reconnaissance, par les 14 nations représentées, d'un Etat autonome, possédant des droits et des devoirs précis sur le reste du bassin du Congo. Cet Etat nouveau devait s'appeler dans la suite l'Etat Indépendant du Congo. Il n'est pas indifférent de noter que, dès avant l'ouverture des conversations de Berlin, le 10 avril 1884, le Sénat américain avait déjà autorisé le Président des Etats-Unis à reconnaître des droits souverains à l'Association Internationale Africaine, ce qui ne contribua pas peu à forcer la main aux autres puissances en faveur d'une solution équitable, tandis que le Roi Léopold manœuvrait dans la coulisse pour atteindre au même but. Un fait en dit long pour montrer l'adresse diplomatique du Souverain : Bien qu'il eût renouvelé dès l'ouverture de la Conférence l'engagement de Stanley, il fit désigner celui-ci comme « expert technique » auprès de la délégation américaine, évitant ainsi de lui faire défendre d'une manière trop apparente les intérêts de l'Association et du Roi.

Stanley s'était toujours considéré comme citoyen américain, avec d'autant plus de raison qu'il avait autrefois servi dans l'armée fédérale, mais il n'avait jamais rempli les formalités imposées pour la naturalisation. En 1885 il s'y trouva brusquement contraint, afin d'empêcher certains éditeurs marrons américains de publier son dernier livre sans avoir à payer de droits d'auteur. Cette obligation lui fut d'autant plus pénible, qu'en Angleterre, où on l'avait longtemps tenu en suspicion parce qu'on le croyait Américain, il comptait maintenant de nombreux amis et admirateurs.

Son nouvel engagement avec l'Etat Indépendant n'était pas tel qu'il dût retourner immédiatement en Afrique, comme il en avait du reste le désir. Au contraire, le Roi Léopold temporisait. Le Souverain, alors en négociations délicates avec la France pour la question de l'Ubangi, ne craignait rien tant que de voir se renouveler sur place les incidents qui avaient opposé naguère Stanley à Brazza. Il préféra l'occuper à trouver en Angleterre les premiers fonds nécessaires à la construction du chemin de fer des Cataractes.

Or, une telle tentative ne pouvait être imposée que par l'impossibilité absolue de trouver ces capitaux en Belgique même. Eût-elle abouti, elle équivalait à mettre la porte du Congo sous le contrôle d'une puissance étrangère. On sait que les négociations avec un groupe anglais, déjà concrétisées par la formation du « Syndicat de Manchester », furent brusquement interrompues lorsque, sous l'impulsion du capitaine Albert Thys, fut créée en Belgique, le 9 février 1887, la *Compagnie du Congo pour le Commerce et l'Industrie*, qui prit en main la construction du chemin de fer.

Stanley, qui avait apporté beaucoup de zèle à constituer le syndicat anglais, ressentit profondément cet échec. A 46 ans, l'homme dont toute la vie s'était consumée en une débordante activité et dont le succès avait chaque fois couronné les efforts se trouvait misérablement acculé à une existence sédentaire, sans but immédiat, sans possibilité visible de redressement. Déjà sa santé se ressentait de ses derniers

mois d'inactivité forcée. La farouche énergie qui continuait à briller dans son regard pouvait seule faire oublier une déchéance physique dont les signes extérieurs commençaient à se manifester.

C'est à ce moment critique que le sort intervint une fois de plus en sa faveur et qu'il lui fut donné de se ressaisir pour accomplir le dernier exploit d'une vie qui en comptait déjà beaucoup. Le monde retentissait alors des graves événements qui venaient de se passer au Soudan, où l'invasion mahdiste menaçait de tout emporter. L'expédition de secours commandée par Lord Wolseley était arrivée trop tard pour sauver Gordon, enfermé dans Khartoum. La perte de cette ville, suivie par la défaite et la capture de Lupton Pacha au Bahr-el-Ghazal et de Slatin Pacha au Darfour, consacrait la ruine de la domination égyptienne au Soudan. Restait la plus méridionale des anciennes provinces égyptiennes, l'Équatoria, située aux confins du Congo, où un gouverneur d'origine allemande, Edouard Schnitzer, dit Emin Pacha, se maintenait péniblement après avoir dû rétrograder jusqu'au nord du lac Albert.

L'Europe, émue par les appels d'Emin, voulut se porter à son secours et, de tous les comités qui se formèrent, ce fut le comité anglais qui réussit le premier à mettre sur pied une expédition, grâce à l'appui financier du Gouvernement égyptien, grâce aussi aux facilités d'acheminement que le Roi Léopold offrait par la voie congolaise. Sa connaissance du Congo désigna immédiatement Stanley pour prendre la tête de l'expédition.

On n'entrera pas ici dans le détail de la marche de Stanley au secours d'Emin Pacha, détail pour lequel on voudra bien se reporter à la notice biographique sur Edouard Schnitzer (Emin Pacha) qu'on trouvera à ce nom dans ce même volume. Pour gagner le lac Albert par la voie la plus directe, Stanley voulut partir du Congo en suivant la vallée de l'Aruwimi, qu'il n'avait reconnue en 1883 que jusqu'aux premiers rapides de Yambuya. Organiser un corps expéditionnaire et le conduire en pays complètement inexploré posait avant tout les problèmes du recrutement et du ravitaillement. Stanley crut faire un coup de maître en allant chercher à Zanzibar Tippu-Tip, devenu pour le compte de l'État le vali des Falls; et en l'amenant aux Falls, avec sa suite, par la mer et par le fleuve. Il espérait ainsi bénéficier de son influence dans la région pour trouver à la fois des hommes et des vivres. Mais il avait compté sans la duplicité de l'Arabe, qui se déroba quand il s'agit de payer les services rendus. Stanley perdit beaucoup de temps avant de partir en avant avec une partie seulement de ses effectifs. Il ne fut jamais rejoint par son arrière-garde, qu'il dut aller rechercher après avoir atteint lui-même le lac Albert. Après avoir perdu son chef, le major Bartelot, cette arrière-garde avait été à peu près annihilée par les désertions, les attaques des indigènes et la famine.

On a reproché à Stanley d'avoir, dans sa relation : « In darkest Africa; the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria », traduite en français sous le titre : « Dans les Ténèbres de l'Afrique », dramatisé les événements et surfait les périls de la Grande Forêt. Ceux qui parlent ainsi, tel Emil Ludwig dans une vie « romancée » de Stanley parue récemment, ignorent tout de ce qu'elle pouvait être à cette époque, sans voies frayées, sans ressources alimentaires, toute remplie d'ennemis invisibles.

Quant aux relations entre Emin et celui qui avait tant fait pour venir à lui, elles souffrirent dès le premier contact de l'opposition fondamentale qui existait entre le caractère des deux hommes, d'un côté l'Anglais dominateur, prompt aux déci-

sions et franc jusqu'à la rudesse, de l'autre l'Allemand ondoyant, indécis et soumis à l'influence d'un entourage détestable. Le désaccord ne fit que s'accroître jusqu'au moment où Emin, ramené à Bagamoyo et à Zanzibar, y tomba entre les mains de Wissmann et consentit à retourner pour servir l'influence allemande aux lieux mêmes d'où l'on venait de le retirer au prix d'une campagne de trois ans qui avait coûté de nombreuses vies humaines et une somme de 625.000 frs, énorme pour cette époque.

Mais en vérité le sauvetage de ce malheureux était peu de chose comparé à l'énorme bénéfice géographique de l'expédition, à l'actif de laquelle il faut compter la première exploration de l'Aruwimi et de son prolongement l'Ituri, la traversée de la crête Congo-Nil, la découverte de la partie méridionale du lac Albert, celle du lac Edouard, que Stanley lui-même n'avait pu atteindre lors de sa deuxième expédition, la reconnaissance et l'ascension du massif jusque-là inviolé du Ruwenzori.

Aussi bien le monde ne s'y trompa pas. Quel que fut le désappointement de Stanley en ce qui concerne Emin, ce désappointement dut céder devant le prodigieux élan d'enthousiasme qui accueillit son retour. Des fêtes furent organisées à Bagamoyo, où se trouvait en ce moment une escadre allemande. Les têtes couronnées envoyaient des télégrammes de félicitations. Au Caire, où il s'arrêta deux mois pour prendre quelque repos et écrire le livre qui lui était réclamé immédiatement par ses éditeurs, il fut l'objet des attentions les plus flatteuses de la part du khédivé. A Bruxelles une réception officielle l'attendait. Les troupes firent la haie entre la gare et le palais royal, où il fut l'hôte du Souverain pendant six jours, tandis que les réceptions se succédaient dans la capitale.

On était alors au 20 avril 1890. Une nouvelle Conférence internationale, destinée à mettre au point la lutte contre la traite et le régime douanier du bassin conventionnel du Congo, était en ce moment réunie à Bruxelles. Au cours des conversations que le Roi et Stanley eurent ensemble, il fut beaucoup question de la situation que créait au Congo les ravages causés par les Arabes établis sur le Lualaba, depuis Kasongo jusqu'aux Stanley-Falls. La nomination de Tippu-Tip comme vali s'était révélée inefficace. Une solution de force devenait inévitable et, sur les renseignements apportés par Stanley, le Roi prit dès lors toutes dispositions utiles en vue de la guerre qui devait éclater deux ans plus tard.

La menace mahdiste sur la frontière du Nord-Est inquiétait aussi Léopold II. Il développa devant Stanley un projet extrêmement ambitieux qui ne visait à rien de moins qu'à marcher sur Khartoum à la tête d'un corps de 20.000 hommes recrutés au Congo même. Il avait une telle confiance dans l'explorateur, qu'il n'hésita pas à lui faire les offres les plus brillantes si celui-ci voulait prendre le commandement de cette sorte de croisade. Stanley n'eut aucune peine à lui démontrer que, sur cette échelle tout au moins, le projet n'était pas viable, à supposer même que les difficultés diplomatiques n'eussent pas été insurmontables. L'expédition combinée de Dhanis et de Chaltin, qui aboutit à la prise de Redjaf par le dernier, le 16 février 1897, est certainement une suite de cette conversation. Quel qu'il fût, le Roi n'abandonnait jamais un projet qu'il avait formé.

Quand Stanley regagna l'Angleterre, l'accueil qu'il y reçut ne ressembla en rien à celui qu'on lui avait réservé après ses voyages précédents. Un train spécial l'attendait à Douvres pour le conduire à Londres. Des foules délirantes se pressaient

sur son passage. Honneur sans précédent, il fut reçu à l'Albert Hall par la Société Royale de Géographie, en présence du Prince de Galles, le futur Edouard VII.

Cependant, sa santé laissait gravement à désirer et il avait besoin de repos. En Afrique il avait eu plusieurs attaques d'hématurie et, depuis, il restait sujet à de violents accès de malaria, compliqués de gastralgie. Le bruit fait autour de lui, les nombreuses cérémonies et réceptions organisées en son honneur le fatiguaient. Il aspirait aux joies paisibles de la famille, lui dont la vie n'avait été illuminée d'aucun sourire de femme, pas même de celui de sa mère. Depuis 1886 il était l'hôte assidu d'une accueillante maison située au cœur de Londres, celle de Mrs Tennant, veuve d'un gros propriétaire foncier et membre du Parlement. Il y était attiré par la rayonnante présence de Miss Dorothy Tennant, qui, de son côté, était une de ses plus ferventes admiratrices. Le mariage, auquel la Reine, et derrière elle toute l'Angleterre, s'intéressa, eut lieu le 12 juillet 1890 dans la cathédrale de Westminster, et la nouvelle épouse, en passant devant le tombeau de Livingstone, y déposa son bouquet de noces.

Stanley avait encore à ce moment la nationalité américaine et pour cette raison le Gouvernement ne put lui conférer les honneurs dus à son éclatant mérite. Ce furent en réalité les démarches de sa femme qui aboutirent, le 20 mai 1892, à le faire réintégrer dans la nationalité anglaise. C'est sous la même influence qu'il sollicita et obtint, en 1895, un siège au Parlement, dans l'espoir d'occuper utilement en faveur des questions coloniales des années qui désormais lui étaient comptées. Mais il n'avait que l'éloquence de l'homme d'action et le spectacle de la foire parlementaire le rebutait. Il ne représenta que pendant cinq ans la circonscription de North Lambeth et au bout de ce terme donna avec soulagement sa démission. Sa popularité, qui était universelle, mais plus vive que partout ailleurs dans les pays de langue anglaise, l'obligeait à de longues absences. En 1891 et 1892 il fit des tournées de conférences aux États-Unis, en Grande-Bretagne, en Australie et en Nouvelle-Zélande. En 1897 il accomplit son dernier grand voyage en Afrique du Sud, où il avait été spécialement invité à l'inauguration du chemin de fer de Bulawayo, qui devait atteindre le Congo quelques années plus tard.

En 1899 il reçut une suprême récompense de sa patrie enfin reconnaissante : La Reine Victoria, à la diligence de Lord Salisbury, alors Premier Ministre, lui conféra la Grand-Croix de l'Ordre du Bain, avec le droit au titre de Sir. Mais ni ces honneurs tardifs, ni le bruit fait autour de sa personne, ni les vaines louanges d'une foule versatile, ni même les soins attentifs d'une épouse dévouée ne pouvaient détourner sa pensée de l'Afrique. Son cœur était resté pour toujours auprès de ses compagnons blancs et noirs tombés là-bas dans les années de lutttes et de souffrances. Il avait l'obsession du grand fleuve qui l'avait porté, jour après jour, jusqu'à la mer.

En 1898, il avait acheté le domaine de Furze Hill, dans le Surrey. Fidèlement attaché à Lady Stanley et à un jeune garçon, Denzil Morton Stanley, que tous deux avaient adopté, il y passa ses derniers jours heureux, se plaisant à embellir sa propriété et à y ajouter des parterres. L'homme vieillissant, revenu des aventures de ce monde et désabusé comme Candide, cultivait son jardin.

Le mois d'avril 1903 vit la fin de ces jours paisibles. Quinze jours après l'achèvement des travaux de Furze Hill, Lady Stanley fut réveillée par un cri dans la nuit et elle trouva son mari incapable de parler, le côté gauche paralysé. Graduelle-

ment la parole revint, mais la marche resta très difficile. Transporté à Londres pendant l'hiver suivant, il succomba à une complication pleurétique, le 10 mai 1904. Ainsi se terminait une existence grande entre toutes qui, si elle avait débuté comme un roman de Dickens, finissait à peu près comme un conte de Voltaire.

Sa place était à Westminster, à côté de celui qu'il avait été retrouver au centre de l'Afrique. Mais il manqua au rendez-vous suprême, parce qu'un doyen mal inspiré refusa de recevoir son corps dans l'Abbaye, contrairement au vœu de la nation.

Henry Morton Stanley est sans conteste le plus grand explorateur des temps modernes. Sa haute figure a quelque chose d'épique. Elle serait digne d'être chantée par un Camoëns si les Camoëns existaient encore de notre temps. La reconnaissance des Belges lui a élevé à Matadi un monument où on le voit, sur un bas-relief de bronze, tel que l'image l'a popularisé, la démarche intrépide, le visage énergique et cependant bienveillant sous le casque.

Comme tous les grands hommes, il a été fort discuté, surtout par ses propres concitoyens. Il s'est attiré des ennemis par sa franchise trop rude. Ses écrits sont émaillés d'appréciations peu bienveillantes sur des collaborateurs insuffisants. Par contre, un témoignage d'estime de sa part était recherché à l'égal d'une haute récompense notamment par les officiers belges qui ont servi sous ses ordres. En Angleterre, surtout tant qu'on le crut Américain, la plupart de ses mécomptes eurent comme origine des paroles malheureuses prononcées en public sur l'une ou l'autre des personnalités dont il avait eu à se plaindre, un consul à Zanzibar, un officier britannique sur l'Aruwimi. En France la polémique avec Brazza, qu'il n'était pas loin de considérer comme une sorte d'usurpateur, lui fit grand tort dans l'opinion publique, d'autant plus que ses adversaires lui créèrent une légende de cruauté qu'il ne méritait nullement. Dans toutes ses rencontres avec les indigènes, Stanley n'a fait que défendre sa vie et celle de ses compagnons, et il ne l'a jamais fait qu'à la dernière extrémité, après avoir épuisé toutes les tentatives de conciliation.

Devant l'Histoire, le nom de Stanley sera toujours associé à celui de Léopold II. L'Empire du Congo est leur œuvre commune, œuvre gigantesque, réussite miraculeuse si l'on songe à l'infinie complexité des intérêts et des passions auxquels ils se heurtaient.

Les deux hommes étaient de même trempe, et Plutarque eût aimé à les mettre en parallèle. Tout en s'admirant mutuellement, ils se connaissaient à fond. On a du

Roi une lettre au comte de Borchgrave, où il lui demande de recommander instamment à Stanley de mesurer toutes ses paroles au moment de la Conférence de Berlin. D'autre part, lorsque, en 1890, l'explorateur refusa de s'associer aux visées du Roi sur Khartoum, celui-ci mit fin à l'entretien par les paroles suivantes : « Oui, je puis faire confiance à votre esprit pratique. Chaque fois que j'ai suivi votre avis, j'en ai été récompensé par le succès. Je reconnais la grande valeur de vos arguments et je puis vous assurer que je n'agirai pas à la légère. »

Est-il un meilleur éloge dans la bouche d'un souverain ?

OUVRAGES DE STANLEY : *How I found Livingstone*, Londres, Sampson Low, 1872. Tr. franc. H. Loreau : *Comment j'ai retrouvé Livingstone*, Paris, Hachette, 1884. — *My Kalulu : Prince, King and Slave. — Coomassie and Magdala : the British Campaign in Africa. — Through the Dark Continent*. Tr. franc. H. Loreau : *A travers le Continent mystérieux*, Paris, Hachette, 2 vol., 1879. — *The Congo and the Founding of its Free State*. Tr. franc. Gérard Harry : *Cinq années au Congo*, Bruxelles, Falk, 1885. — *In Darkest Africa : the Quest, Rescue and Retreat of Emin, Governor of Equatoria*. Tr. franc. : *Dans les ténèbres de l'Afrique. — Recherche, délivrance et retraite d'Emin-Pacha*, Paris, Hachette, 1890. — *My dark companions and their strang stories. — Slavery and the Slave Trade in Africa. — My early travels and adventures in America and Asia*, 2 vol. — *Through South Africa : a Visit to Rhodesia, the Transvaal, Cape Colony and Natal*.

10 janvier 1949.

R. Cambier.

*Vie de Stanley*. On trouve sur Stanley une abondante bibliographie dans laquelle existent malheureusement beaucoup de répétitions. Pour l'histoire de sa vie, les ouvrages capitaux sont : *Autobiographie de Henry M. Stanley*, présentée par sa femme Dorothy Stanley, dont on trouve une traduction française en deux volumes par Georges Feuillov, Plon-Nourrit, Paris, 1911, et *H. M. Stanley, The Authorized Life*, par Frank Hird, Londres, Stanley Paul, 1935, écrit sur la documentation laissée également par Lady Stanley. Les deux ouvrages demandent toutefois à être consultés avec prudence, surtout pour les dates. Il y a des lacunes sur certaines parties de la vie de Stanley et son œuvre au Congo est mal mise en valeur.

On connaît en outre un certain nombre de biographies de Stanley, les unes succinctes, comme *H. M. Stanley*, in *Rev. Univ.*, 1904, pp. 305, 306, les autres fantaisistes, comme in *Emil Ludwig, Galerie de Portraits*, Paris, Fayard, 1948.

Pour l'exploration de l'Afrique, rien ne remplace la lecture directe de l'œuvre. Pour la fondation de l'Etat Indépendant du Congo, voir *Emile Banning, Mémoires politiques et diplomatiques. Comment fut fondé le Congo belge*, Paris et Bruxelles, Ren. du Livre, 1927. — *A.-J. Wauters, Histoire politique du Congo belge*, Bruxelles, Van Fleteren, 1911. — *A. van Gèle, Les origines de notre Colonie*, in *Rev. Congo*, 1926, t. I, pp. 539-563.

Pour le caractère de Stanley, et certaines anecdotes, voir *passim* dans les livres de souvenirs des officiers belges, surtout dans *C. Coquilhat, Sur le Haut Congo*, Bruxelles, Lebegue, 1888. — *C. Liebrechts, Congo, Léopoldville, Bolobo, Equateur (1883-1889)*, Bruxelles, Lebegue, 1900. — *C. Liebrechts, Léopold II, fondateur d'Empire*, Bruxelles, Lebegue, 1932.